

Tripus 18 avril 1917.

Mon cher ami

Le document me vous
avez bien voulu me transmettre
m'a infiniment touché.

Voulez-vous être l'interprète de
toute ma gratitude auprès du
Président et du Comité de
l'Orfès Catala. Il y a
beaucoup de chose aimable
dans ces lignes. Il y en a
une, du moins, qui est
certainement vraie. C'est
l'assurance de ma grande



affection et de mon profond
attachement pour une maison
que je me suis habituée,
grâce à votre accueil à tous,
à considérer comme la
mienne.

Et comment vous remercier
cher ami, des termes dans
lesquels le document m'est
transmis par vous. Certaine-
ment, il m'est plus agréable
de l'avoir en catalan. Jeu-
sement, sans dissiper la
flatteuse et vaine illusion

dont vous me bercez, je
vous dirais, comme le
personnage de Molière à propos
du latin. "Le Catalan ?
Je le comprends parfaitement,
mais..... faites donc
comme si je ne le comprenais
pas. Et soyons assez aimables
un moment de loisir (si
l'on trouve un moment de
loisir à l'orfe) d'ajouter
la traduction à l'original."

Entre nous, je vous
avoue que quelques détails
de la quatrième phrase



demeurent pour moi un
mystère devant lequel toutes
mes connaissances linguistiques
sont venues s'échouer.

J'espère que vous ferez
en ce moment d'un repos
bien mérité. Je vous salue
de bons vœux et, avec
mes hommages respectueux
pour Madame Fyol et les
meilleurs souvenirs de ma
femme et de mes enfants, je
vous renouvelle, mon cher
ami, l'expression de mes
sentiments bien affectueux et
dévotés.

Jules Gu

